

s'y posent plus nettement, plus brutalement, nous adjurent de nous prononcer. . . C'est son honneur d'avoir écrit des drames qui intéressent violemment la conscience. . . Je vois chez lui deux hommes. D'abord un moraliste très dur, très âpre, et qui lui-même est double; car c'est une espèce de justicier qui se réclame de Dieu, et c'est aussi un observateur acéré, avec un esprit de tous les diables: quelque chose comme un prophète d'Israël qui fait des mots. Et sous le Jérémie boulevardier je sens un homme profondément troublé par les passions qu'il décrit, un misogyne à la façon d'Euripide, qui ne se sent pas tranquille devant ces femmes qu'il a tant rudoyées. Et c'est pourquoi il a mieux rendu que personne la mystérieuse fatalité de l'amour aveugle. . . M. Dumas est plus attiré par les questions morales que par la vie elle-même, et il se soucie encore plus de comprendre et de juger la vie que de la peindre; et il s'ensuit qu'il y a dans le théâtre de M. Dumas trop de la personne même de M. Dumas. Mais c'est aussi par là qu'il est si intéressant (je donne au mot toute sa force)."

Oder hören Sie Rod. Aber Sie werden halt wieder nicht wissen, wer Rod ist. Edouard Rod ist ein Schweizer, Schüler Schopenhauers, in der Literatur zuerst Naturalist, dann Psychologe, ein leidenschaftlicher Wagnerianer, eine zeitlang Professor der Literatur an der Genfer Universität, jetzt wieder in Paris, als Romancier geschätzt, als Kritiker berühmt und — und Sie sollten doch ein Conversations-Lexikon haben! Das Hauptwerk von Rod ist ein Buch über „Les idées morales du temps présent.“ Hier will er zeigen, wie „gewisse Führer des französischen Geistes sich über die wesentlichen Probleme der Moral ausgesprochen haben“, von Renan und Schopenhauer bis Tolstoi und Vogué. Das siebente Capitel des Buches ist Dumas gewidmet. Da heißt es von ihm:

„Mais aucun doute ne saurait subsister, l'auteur s'étant chargé de le lever lui-même, sur l'idée qu'il se fait de la littérature et du théâtre, de leur rôle et de leurs fins. Seul peut-être parmi ses contemporains, M. Dumas croit à la perfectibilité des hommes; seul, il y croit comme à un dogme qu'aucun doute ne doit effleurer; seul, il croit que la littérature est l'outil nécessaire et précieux de cette perfectibilité; seul, enfin, il a assez confiance en son jugement, en sa conscience, en ses forces pour indiquer avec énergie et précision les conditions de cette perfectibilité. Il est, pour lui emprunter une expression de l'Homme-femme, „celui qui sait“, et il entend apporter la bonne parole à „ceux qui ne savent pas“. Une telle certitude l'a fait souvent accuser d'orgueil. A tort, nous semble-t-il. M. Dumas n'a point une idée exagérée de son talent ou de son génie; il parle de ses oeuvres avec modestie, avec une modestie qui n'est pas feinte, avec une modestie bien réellement modeste. Mais il est sûr de sa conscience; il estime qu'elle ne saurait le tromper; il adopte sans hésitation les jugements qu'elle lui dicte sur les plus graves problèmes; ses personnages de prédilection, ceux par lesquels il se fait représenter dans ses pièces, Aristide Fressard, Mme. Aubray, etc., prennent toujours une décision immédiate, qui est toujours la bonne, cela va de soi. C'est là une disposition très heureuse pour un moraliste, et, j'ose dire, une disposition sans laquelle ses leçons seraient inefficaces. La première condition quand on se propose de travailler à la „plus-value de l'humanité“, c'est de bien savoir ce qu'on veut. Cette première condition, M. Dumas la réalise pleinement. . . . A un moment de sa carrière, M. Dumas a été positivement hanté par la Bête, il ne voyait plus qu'elle, son fantôme démesuré lui cachait le monde, il se donnait la mission de la combattre, il l'attaquait avec des allures de saint Georges terrassant le dragon. Il semblait alors incliner vers une sorte de symbolisme mystique, il se faisait le prêtre d'un culte négatif, il sapait un veau-d'or dont la divinité l'effrayait. Le psychologue faillit disparaître dans le visionnaire. Le moraliste l'aurait toujours retenu: car ces deux êtres différents, le psychologue et le moraliste, logés pourtant dans la même âme, ne s'accordent pas toujours. Le premier peut avoir des velléités mystiques, des caprices de métaphysicien; le second demeure précis, ne perd jamais de vue l'objet qu'il poursuit, sait toujours ce qu'il veut. Il connaît la bête, lui aussi; mais il ne s'attarde pas à contempler ses formes monstrueuses, il ne se laisse point effrayer du bruit de ses mâchoires. Ce qui le préoccupe, ce sont les ravages qu'elle fait dans le monde; il s'intéresse à ses victimes, il voudrait leur enseigner le moyen de l'éviter, il avertit les gens que certaines conditions attirent la bête, il demande à la société d'intervenir et de se dresser contre elle. Le moraliste, sans doute, reste dans les mêmes eaux que le psychologue; mais il y nage autrement. Il ne songe toujours qu'à cette unique question des rapports entre les sexes; mais il se dégage de la hantise de la luxure, il abandonne ses images d'Ezéchiel, et, s'en prenant aux lois, il les discute, il les renverse, il les réforme.“

Hören Sie ferner Zola. Sie müssen nämlich wissen, Herr Dr. Reich, Docent an der Universität, daß Emile Zola ein jetzt in Paris sehr bekannter Autor ist, der sogar Hoffnungen hat, in die Akademie zu kommen. Er ist der Begründer einer eigenen Schule, die man die naturalistische nennt, hat viele Romane, auch einige Stücke geschrieben und — und Sie müssen ein Conversations-Lexikon haben! In einem seiner Bücher, „Nos auteurs dramatiques“, spricht er auch über Dumas. Er mag ihn gar nicht, weil er, statt in seinen Stücken die Natur abzumalen, sich immer von seinen Tendenzen verführen lasse.

„En somme, Balzac veut peindre et M. Dumas veut prouver. Tout est là. M. Dumas est de l'école idéaliste de Georges Sand. Le monde tel qu'il le voit, lui semble mal bâti, et son continuel besoin est de le rebâtir. Dans la préface du Fils naturel, il déclare

très nettement qu'il entend jouer un rôle de moraliste et de législateur. J'ai d'autres idées; je crois que, dans notre siècle d'expérience scientifique, nous ne devons pas vouloir marcher plus vite que la science. Lorsque nos savants en sont revenus à la simple étude de phénomènes, à l'analyse exacte du monde, nous ne pouvons avoir d'autre besogne, nous autres observateurs des faits humains, que de faire un travail parallèle, de nous en tenir à l'analyse exacte de l'homme. Connaissions d'abord l'homme réel, apportons le plus possible de documents humains; ensuite, si les législateurs sont sages, ils aviseront. . . . De tout le bagage dramatique de M. Dumas fils, la Dame aux Camélias est certainement l'oeuvre la plus vivante, je veux dire celle qui a le plus de chances de vivre. Lorsqu'il l'a écrite, il n'était pas encore enfoncé dans toute sorte de théories philosophiques stupéfiantes, il ne se croyait pas appelé à régénérer l'humanité en général et la femme en particulier. Il peignait simplement la vie, et la vie seul fait les oeuvres solides.“

Aber nun werden Sie vielleicht sagen: Dumas mag ein Moralist gewesen sein, im „Fall Clémenceau“ war er es nicht. Nun dann hören Sie noch Anatole France an. France ist nämlich auch ein großer Kritiker, der sogar im „Temps“ schreibt; wissen Sie, das ist (was die Moral betrifft) für Paris etwa so, wie wenn bei uns jemand im „Vaterland“ schreibt: man ist dort contractlich moralisch. Also der sagt über den „Fall Clémenceau“:

„Le roman fameux dont un poète de talent, M. Dartois, vient de tirer un drame, date de plus de vingt ans. Quand il le publia, M. Alexandre Dumas, déjà célèbre, n'était pas encore, comme aujourd'hui, un moraliste redouté, un des directeurs spirituels de son siècle. Il n'avait pas encore annoncé l'Evangile du châtement et révoqué le pardon de Madeleine. Il n'avait pas dit encore: „Tue-la!“ C'est précisément dans l'Affaire Clémenceau qu'il exposa pour la première fois cette doctrine impitoyable. Il est vrai qu'il n'y parla point pour son propre compte et que ce livre est, comme le titre l'indique, le mémoire d'un accusé. Mais on devinait le philosophe sous le romancier, on voyait la thèse dans l'oeuvre d'art. L'Affaire Clémenceau contenait en germe l'Homme-femme et la Femme de Claude. . . . Tel est le sujet, l'argument, comme on disait dans la vieille rhétorique. On sait qu'il est traité avec une habileté d'autant plus grande qu'elle se cache sous les apparences d'un naturel facile. Il est superflu aujourd'hui de louer dans ce livre la simplicité savante, l'éloquence sobre et passionnée. J'ai dit qu'il y avait dans l'Affaire Clémenceau une oeuvre d'art et une thèse moral. L'oeuvre d'art est de tout point admirable. Quant à la thèse, elle fait horreur, et toutes les forces de mon être me soulèvent à la fois contre elle. Si Clémenceau disait: „J'ai tué cette femme parce que je l'aimais“, nous penserions: „C'est, après tout, une raison“. La passion a tous les droits, parce qu'elle va au-devant de tous les châtements. Elle n'est pas immorale, quelque mal qu'elle fasse, car elle porte en elle-même sa punition terrible. D'ailleurs, ceux qui aiment disent: Je la tuerais! mais ils ne tuent pas. Mais Clémenceau n'allègue pas seulement son amour, il invoque la justice. C'est ce qui me fâche. Je n'aime pas que ce mari violent, et qui devint un amant, prenne des airs de justicier. Je n'aime pas qu'il brandisse, comme l'instrument auguste des vengeances publiques, le couteau „à manche jaspé, à garde de vermeil incrustée de grenats à lame d'acier niellée d'or“. Il est penseur. Il est idéologue. Parfois il parle comme si, en vérité, il avait attenté à la vie d'un député opportuniste ou radical. Il y a en lui du Baffier et de l'Aubertin. Il a des idées générales, il a un système; il donne à son crime je ne sais quelles intentions humanitaires. Il est trop pur. Il m'est désagréable qu'on assassine par vertu. Sa défense est d'un meurtrier idéologue.“

Verstehen Sie, was das heißt? Das heißt auf deutsch: dem guten France, der doch im „Temps“ schreibt, wo man die Moral contractlich hat wie im „Vaterland“, ist das Stück einfach zu moralisch! Er hat alle Achtung vor der Moral:

Je sais, je sais tout ce qu'on doit à la morale. Dieu me garde de l'oublier!

Aber, aber! Die Moral ist eine sehr schöne Sache, aber es wird ihm kalt bei der Strenge, die sie in diesem Stück hat. Milder, sinnlicher möchte er sie wünschen, wie die Religionen sinnlich sind!

„Les religions n'auraient point les hommes si elles s'adressaient à l'intelligence, car l'intelligence est superbe et se plaît aux disputes. Les cultes parlent aux sens: c'est pourquoi ils rassemblent les fidèles: nous sentons tous à peu près de même et la piété est faite du commun sentiment.“

Das ist es, was ihm an dem Stücke fehlt: es ist ihm zu streng, und es läßt sich niemals herab, zu unseren Sinnen zu sprechen.

Begreifen Sie jetzt, Herr Dr. Emil Reich, Docent an der Universität, begreifen Sie die enorme Dummheit jetzt, die Ihr „Protest“ gewesen ist? Jetzt schämen Sie sich wohl selber, nicht wahr? Ja, das nächste Mal sollten Sie sich halt doch vorher ein bißchen erkundigen!

Man muß dem Director Gettke danken, daß er das Raimundstheater den Franzosen aufgemacht hat. In seiner lapidaren Weise hat Raube gesagt: „Ein Schauspielstheater in Wien, welches grundsätzlich die französische Komödie ausschloß, würde sich thatsächlich vom Interesse des gebildeten Publicums ausschließen. Ein feines, graciöses Stück, woher es auch kommen möge, ist in Wien ein Zugstück, und ein französisches hat das günstige Vorurtheil für sich.“ Das gilt heute noch genau so wie damals. Ohne die Franzosen wäre das Raimundstheater